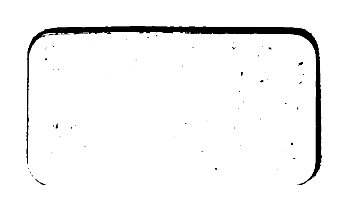
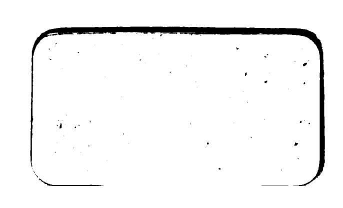








LE BARBIER DE SÉVILLE,

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES.

Par M. DE BEAUMARCHAIS.

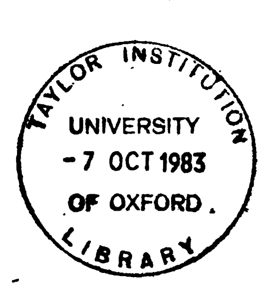
REPRÉSENTÉE & tombée sur le théatre de la Comédie Françoise aux Tuileries, le 23 de février 1775.

. . . . . Et j'étois pere, & je ne pus mourir!
(*Zaïre, acte* II.)



A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXV.





LETTRE MODÉRÉE,

Sur la chûte & la critique du BARBIER DE SÉVILLE.

L'AUTEUR, vêtu modestement & courbé, présentant sa piece au lecteur.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous offrir un nouvel opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces momens heureux, où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre maîtresse, de votre dîner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville*; car il faut tout cela pour être homme amusable & lecteur indulgent.

Mais si quelqu'accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre belle a forfait à ses sermens, si votre dîner fut mauvais, ou votre digestion laborieuse, ah! laissez mon *Barbier*; ce n'est pas là l'instant; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *factum* de votre adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chefs-d'œuvres de Tissot sur la tempérance, & faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques, ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier, enfoncez-vous dans une bergere, ouvrez

le journal établi dans Bouillon avec encyclopédie, approbation & privilege, & dormez vîte une heure ou deux.

Quel charme auroit une production légere au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe en effet si Figaro le barbier s'est bien moqué de Bartholo le médecin, en aidant un rival à lui souffler sa maîtresse? On rit peu de la gaîté d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce barbier Espagnol, en arrivant dans Paris, essuya quelques traverses, & si la prohibition de ses exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet? On ne s'intéresse guere aux affaires des autres, que lorsqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous? Avez-vous à souhait double estomac, bon cuisinier, maîtresse honnête, & repos imperturbable? Ah, parlons, parlons: donnez audience à mon *Barbier*.

Je sens trop, monsieur, que ce n'est plus le tems où, tenant mon manuscrit en réserve, & semblable à la coquette qui refuse souvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faisois quelqu'avare lecture à des gens préférés, qui croyaient devoir payer ma complaisance par un éloge pompeux de mon ouvrage.

O jours heureux! le lieu, le tems, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite assurant mon succès, je glissois sur le morceau foible, en appuyant les bons endroits: puis recueillant les suffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuse modestie, je jouissois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un fripon d'acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour son compte.

Que reste-t-il hélas! de toute cette gibeciere? A l'instant qu'il faudroit des miracles pour vous sub-

juger, quand la verge de Moyse y suffiroit à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob; plus d'escamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illusion théatrale, rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, monsieur, si, mesurant mon style à ma situation, je ne fais pas comme ces écrivains qui se donnent le ton de vous appeller négligemment, *lecteur*, *ami lecteur*, *cher lecteur*, *benin ou Benoît lecteur*, ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudens essaient de se mettre au pair avec leur juge, & qui ne fait bien souvent que leur en attirer l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne séduisoient personne, & que le ton modeste d'un auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indulgence à son fier lecteur.

Eh, quel écrivain en eut jamais plus besoin que moi! Je voudrois le cacher en vain : j'eus la foiblesse autrefois, monsieur, de vous présenter, en différens tems, deux tristes drames, productions monstrueuses, comme on sait! car entre la tragédie & la comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien; c'est un point décidé, le maître l'a dit, l'école en retentit: & pour moi j'en suis tellement convaincu, que, si je voulois aujourd'hui mettre au théatre une mere éplorée, une épouse trahie, une sœur éperdue, un fils déshérité; pour les présenter décemment au public, je commencerois par leur supposer un beau royaume, où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde: certain après cela, que l'invraisemblance du roman, l'énormité des faits, l'enflure des caracteres, le gigantesque des idées, & la bouffissure du langage, loin de m'être imputés à reproche, assureroient encore mon succès.

Présenter des hommes d'une condition moyenne accablés & dans le malheur ! Fi donc ! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les citoyens ridicules, & les rois malheureux, voilà tout le théatre existant & possible ; & je me le tiens pour dit, c'est fait, je ne veux plus quereller avec personne.

J'ai donc eu la foiblesse autrefois, monsieur, de faire des drames qui n'étoient pas *du bon genre* ; & je m'en repens beaucoup.

Pressé depuis par les événemens, j'ai hasardé de malheureux mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvés *du bon style* ; & j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais glisser sous vos yeux une comédie fort gaie, que certains maîtres de goût n'estiment pas *du bon ton* ; & je ne m'en console point.

Peut-être un jour oserai-je affliger votre oreille d'un opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la musique n'est pas *du bon françois* ; & j'en suis tout honteux d'avance.

Ainsi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuses, je passerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes, en vous présentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville*, ce n'est pas pour corrrompre votre jugement que je prends ici le ton respectueux : mais on m'a fort assuré que, lorsqu'un auteur étoit sorti, quoiqu'échiné, vainqueur au théatre, il ne lui manquoit plus que d'être agréé par vous, monsieur, & lacéré dans quelques journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire est donc certaine, si vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément ; persuadé que plusieurs de messieurs les journalistes ne me refuseront pas celui de leur dénigrement.

Déjà l'un d'eux, établi dans Bouillon avec approbation & privilege, m'a fait l'honneur encyclopé-

dique d'assurer à ses abonnés que ma piece étoit sans plan, sans unité, sans caracteres, vuide d'intrigue & dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité sans approbation, sans privilege, & même sans encyclopédie, après un candide exposé de mon drame, ajoute au laurier de sa critique, cet éloge flatteur de ma personne : « La réputation du sieur de Beaumarchais est bien tombée ; & les honnêtes gens sont enfin convaincus que, lorsqu'on lui aura arraché les plumes du paon, il ne restera plus qu'un vilain corbeau noir, avec son effronterie & sa voracité. »

Puisqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la comédie du *Barbier de Séville*; pour remplir l'horoscope entier, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, monsieur, de me juger vous-même, & sans égard aux critiques passés, présens & futurs ; car vous savez que, par état, les gens de feuilles sont souvent ennemis des gens de lettres : j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant saisi de mon affaire, il faut que vous soyez mon juge absolument, soit que vous le vouliez ou non ; car vous êtes mon lecteur.

Et vous sentez bien, monsieur, que si, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raisonne mal, vous refusiez constamment de me lire, vous feriez vous-même une pétition de principes au-dessous de vos lumieres : n'étant pas mon lecteur, vous ne seriez pas celui à qui s'adresse ma requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous vous avisiez de jeter le livre en cet instant de votre lecture ; c'est, monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des magistrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif,

anéanti; qu'en cessant d'exister en qualité de mon lecteur.

Eh! quel tort vous fais-je en vous élevant au-dessus de moi? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, monsieur, n'est-il pas de les juger?

Voilà donc qui est arrangé. Je ne reconnois plus d'autre juge que vous; sans excepter messieurs les spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voient souvent leur sentence infirmée à votre tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux au théatre; & ces messieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penser que j'avois gagné ma cause à l'audience. Point du tout; le journaliste établi dans Bouillon, prétend que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce n'est là, monsieur, comme on dit en style de palais, qu'une mauvaise chicane de procureur : mon but ayant été d'amuser les spectateurs; qu'ils aient ri de ma piece ou de moi, s'ils ont ri de bon cœur, le but est également rempli: ce que j'appelle avoir gagné ma cause à l'audience.

Le même journaliste assure encore, ou du moins laisse entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces messieurs, en leur faisant des lectures particulieres, en achetant d'avance leur suffrage par cette prédilection. Mais ce n'est encore là, monsieur, qu'une difficulté du publiciste Allemand. Il est manifeste que mon intention n'a jamais été que de les instruire : c'étoit des especes de consultations que je faisois sur le fond de l'affaire. Que si les consultans, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les juges, vous voyez bien, monsieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux de se récuser par délicatesse, s'ils se sentoient de la partialité pour mon *Barbier* Andaloux.

Eh, plût au ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune étranger ! Nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémere. Tels sont les hommes : avez-vous du succès, ils vous accueillent, vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous : mais gardez de broncher dans la carriere : au moindre échec, ô mes amis ! souvenez-vous qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste soirée. Vous eussiez vu les foibles amis du *Barbier* se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir ; les femmes, toujours si braves quand elles protegent, enfoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches, & baissant des yeux confus ; les hommes courant se visiter, se faire amende honorable du bien qu'ils avoient dit de ma piece, & rejetant sur ma maudite façon de lire les choses, tout le faux plaisir qu'ils y avoient goûté. C'étoit une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me sentant passer à droite, & ne faisoient plus semblant de me voir : ah dieux ! D'autres plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire : Eh ! comment avez-vous produit en nous cette illusion ? car, il faut en convenir, mon ami, votre piece est la plus grande platitude du monde.

— Hélas, messieurs ! j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avois faite ; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chûte, & pour l'honneur de votre second jugement, ne souffrez pas qu'on redonne la piece au théâtre ; si, par malheur, on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous feroit peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eûtes raison ou tort ; ce qu'à Dieu ne plaise !

On ne m'en crut point ; on laissa rejouer la piece, & pour le coup je fus prophete en mon pays. Ce pauvre Figaro, *fessé* par la cabale *en faux-bourdon*, & presqu'enterré le vendredi, ne fit point comme Candide, il prit courage ; & mon héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier, & la fatigue de dix-sept séances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui sait combien cela durera ? Je ne voudrois pas jurer qu'il en fût seulement question dans cinq ou six siecles ; tant notre nation est inconsistante & légere.

Les ouvrages de théâtre, monsieur, sont comme les enfans des femmes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, & vivant rarement assez pour payer les parens de leurs soins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaisirs. Suivez-les dans leur carriere ; à peine ils voient le jour, que, sous prétexte d'enflure, on leur applique les censeurs ; plusieurs en sont restés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel parterre les rudoie & les fait tomber. Souvent en les berçant, le comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue ? on les retrouve, hélas ! traînant par-tout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'extraits, & couverts de critiques. Echappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde, le plus grand de tous les atteint ; le mortel oubli les tue ; ils meurent, & replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immensité des livres.

Je demandois à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le parterre & l'auteur, à la premiere représentation des ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle & le vieux Denis sont morts de joie d'avoir remporté le prix des vers

au théatre ? Nous aimons trop nos auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant : aussi pour les conserver, avons-nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur, qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette rigueur, l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent *Barbier* tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser le surlendemain, de son triomphe, ou de montrer de l'humeur à ses critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'enjouement de son caractere.

Exemple rare & frappant, monsieur ! dans un siecle d'ergotisme, où l'on calcule tout, jusqu'au rire ; où la plus légere diversité d'opinions fait germer des haines éternelles ; où tous les jeux tournent en guerre ; où l'injure qui repousse l'injure, est à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre effaçant cette derniere, en enfante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, & propage ainsi l'aigreur à l'infini, depuis le rire jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du lecteur le plus caustique.

Quant à moi, monsieur, s'il est vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes soient freres, & c'est une belle idée, je voudrois qu'on pût engager nos freres lès gens de lettres à laisser, en discutant, le ton rogue & tranchant à nos freres les libellistes qui s'en acquittent si bien, ainsi que les injures à nos freres les plaideurs.... qui ne s'en acquittent pas mal non plus. Je voudrois sur-tout, qu'on pût engager nos freres lès journalistes à renoncer à ce ton pédagogue & magistral, avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon, & font rire la sottise aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un journal : ne semble-t-il pas voir un

dur répétiteur, la férule ou la verge levée sur des écoliers négligens, les traiter en esclaves au plus léger défaut dans le devoir? Eh, mes freres, il s'agit bien de devoir ici! La littérature en est le délassement & la douce récréation.

A mon égard au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux, mon esprit à la regle : il est incorrigible; &, la classe du devoir une fois fermée, il devient si léger & badin, que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liege emplumé qui bondit sur la raquette, il s'éleve, il retombe, égale mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque joueur adroit veut entrer en partie & balotter à nous deux le léger volant de mes pensées, de tout mon cœur : s'il riposte avec grace & légéreté, le jeu m'amuse, & la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, pressés, relevés même avec une prestesse, une agilité, propre à réjouir autant les spectateurs qu'elle animeroit les acteurs.

Telle au moins, monsieur, devroit être la critique; & c'est ainsi que j'ai toujours conçu la dispute entre les gens polis qui cultivent les lettres.

Voyons, je vous prie, si le journaliste de Bouillon a conservé dans sa critique ce caractere aimable & sur-tout de candeur, pour lequel on vient de faire des vœux.

La piece est une farce, dit-il.

Passons sur les qualités. Le méchant nom qu'un cuisinier étranger donne aux ragoûts françois, ne change rien à leur saveur. C'est en passant par ses mains, qu'ils se dénaturent. Analysons la farce de Bouillon.

La piece, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Est-ce parce qu'il est trop simple, qu'il échappe à la sagacité de ce critique adolescent?

Un vieillard amoureux prétend épouser demain sa pupille : un jeune amant plus adroit le prévient, & ce jour même en fait sa femme à la barbe & dans la maison du tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire, avec un égal succès, une tragédie, une comédie, un drame, un opéra, & *cætera*. L'*Avare* de Moliere est-il autre chose ? Le grand *Mithridate* est-il autre chose ? Le genre d'une piece, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choses que des caracteres qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire sur ce plan qu'une piece amusante & sans fatigue, une espece d'*imbroille*, il m'a suffi que le machiniste, au lieu d'être un noir scélérat, fût un drôle de garçon, un homme insouciant, qui rit également du succès & de la chûte de ses entreprises, pour que l'ouvrage, loin de tourner en drame sérieux, devînt une comédie fort gaie : & de cela seul que le tuteur est un peu moins sot que tous ceux qu'on trompe au théatre, il est résulté beaucoup de mouvement dans la piece, & sur-tout la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigans.

Au lieu de rester dans ma simplicité comique, si j'avois voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la maniere tragique ou *dramique*, imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en scenes que la partie la moins merveilleuse ?

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la piece finit gaîment dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échauffer, comme qui diroit derriere la toile, entre le docteur & Figaro, sur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le docteur, étrillé par Figaro, fit tomber en se débattant le *rescille* ou filet qui coëffait le *Barbier*, & l'on vit, non sans surprise, une

forme de ſpatule imprimée à chaud ſur ſa tête raſée. Suivez-moi, monſieur, je vous prie.

A cet aſpect, moulu de coups qu'il eſt, le médecin s'écrie avec tranſport : Mon fils ! ô ciel, mon fils ! mon cher fils !... Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions ſur ſon cher pere. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui pour toute famille avoit jadis connu ſa mere, eſt fils naturel de Bartholo. Le médecin, dans ſa jeuneſſe, eut cet enfant d'une perſonne en condition, que les ſuites de ſon imprudence firent paſſer du ſervice au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le déſolé Bartholo, frater alors, a fait rougir ſa ſpatule, il en a timbré ſon fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, ſi jamais le ſort les raſſemble. La mere & l'enfant avoient paſſé ſix années dans une honorable mendicité, lorſqu'un chef de Bohémiens, deſcendu de Luc Gauric, traverſant l'Andalouſie avec ſa troupe, & conſulté par la mere ſur le deſtin de ſon fils, déroba l'enfant furtivement, & laiſſa par écrit cet horoſcope à ſa place.

Après avoir verſé le ſang dont il eſt né,
Ton fils aſſommera ſon pere infortuné :
Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime,
Il ſe frappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état ſans le ſavoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom ſans le vouloir : il s'eſt élevé ſous celui de Figaro : il a vécu. Sa mere eſt cette Marceline, devenue vieille & gouvernante chez le docteur, que l'affreux horoſcope de ſon fils a conſolée de ſa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En ſaignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma piece, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier vers :

Après avoir versé le sang dont il est né.

Quand il étrille innocemment le docteur, après la toile tombée, il accomplit le second vers :

Ton fils assommera son pere infortuné.

A l'instant la plus touchante reconnoissance a lieu entre le médecin, la vieille & Figaro : *c'est vous ! c'est lui ! c'est toi ! c'est moi !* Quel coup de théatre ! Mais le fils, au désespoir de son innocente vivacité, fond en larmes, & se donne un coup de rasoir, selon le sens du troisieme vers :

Puis tournant sur lui-même & le fer & le crime ;
Il se frappe & . . . .

Quel tableau ! En n'expliquant point si du rasoir il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avois le choix de finir ma piece au plus grand pathétique. Enfin le docteur épouse la vieille ; & Figaro, suivant la derniere leçon, ...

. . . . . Devient heureux & légitime.

Quel dénouement ! Il ne m'en eût coûté qu'un sixieme acte. Eh, quel sixieme acte ! Jamais tragédie au théatre françois. . . . . . Il suffit. Reprenons ma piece en l'état où elle a été jouée & critiquée. Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait, ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurois pu faire.

La piece est invraisemblable dans sa conduite, a dit encore le journaliste établi dans Bouillon avec approbation & privilege.

--- Invraisemblable ? Examinons cela par plaisir.

Son excellence M. le comte Almaviva, dont j'ai depuis long-tems l'honneur d'être ami particulier, est un jeune seigneur, ou pour mieux dire, étoit, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son excellence étoit donc un jeune seigneur

Espagnol, vif, ardent, comme tous les amans de sa nation, que l'on croit froide & qui n'est que pareſſeuſe.

Il s'étoit mis ſecrétement à la pourſuite d'une belle perſonne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que ſon tuteur a bientôt ramenée au lieu de ſa naiſſance. Un matin qu'il ſe promenoit ſous ſes fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le haſard conduiſit au même endroit Figaro le barbier. — Ah, le haſard! dira mon critique: & ſi le haſard n'eût pas conduit ce jour-là le *Barbier* dans cet endroit, que devenoit la piece? — Elle eût commencé, mon frere, à quelqu'autre époque. — Impoſſible; puiſque le tuteur, ſelon vous-même, épouſoit le lendemain. — Alors il n'y auroit pas eu de piece, ou, s'il y en avoit eu, mon frere, elle auroit été différente. Une choſe eſt-elle invraiſemblable, parce qu'elle étoit poſſible autrement?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le cardinal de Retz nous dit froidement: Un jour j'avois beſoin d'un homme; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme; j'aurois deſiré qu'il fût petit-fils d'Henri le Grand; qu'il eût de longs cheveux blonds; qu'il fût beau, bien fait, bien ſéditieux; qu'il eût le langage & l'amour des Halles; & voilà que le haſard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la priſon du roi; c'étoit juſtement l'homme qu'il me falloit: va-t-on dire au coadjuteur: Ah, le haſard! Mais ſi vous n'euſſiez pas rencontré M. de Beaufort? Mais ceci, mais cela? ....

Le haſard donc conduiſit en ce même endroit, Figaro le barbier, beau diſeur, mauvais poëte, hardi muſicien, grand fringueneur de guittare, & jadis valet-de-chambre du comte, établi dans Séville, y faiſant avec ſuccès des barbes, des romances, & des mariages, y maniant également le fer du phlébo-

tôme, & le piston du pharmacien ; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, & justement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme passion n'est autre chose qu'un desir irrité par la contradiction, le jeune amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaisie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle est enfermée, au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la piece, monsieur, seroit douter de la sagacité, de l'adresse avec laquelle vous saisirez le dessein de l'auteur, & suivrez le fil de l'intrigue, à travers un léger dédale. Moins prévenu que le journal de Bouillon, qui se trompe, avec approbation & privilege, sur toute la conduite de cette piece, vous y verrez que *tous les soins de l'amant* ne *sont* pas *destinés à remettre simplement une lettre*, qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue ; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le soupçon ; sur-tout à tromper un homme qui, sans cesse éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de se retourner assez lestement, pour n'être pas désarçonné d'emblée.

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénouement consiste en ce que le tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe-par-tout à Bazile, pour que lui seul & le notaire pussent entrer & conclure son mariage ; vous ne laisserez pas d'être étonné qu'un critique aussi équitable se joue de la confiance de son lecteur, ou se trompe au point d'écrire, & dans Bouillon encore : *le comte s'est donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne soit pas fermée.*

Enfin, lorsque vous verrez le malheureux tuteur abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de signer au con-

trat du comte, & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir; vous laisserez au critique à décider si ce tuteur étoit un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorsque lui critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas devinée plus que le tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier acte annonce & déploie avec gaîté tous les caracteres de la piece: on peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de comédie dans la grande scene du second acte, où, malgré la défiance & la fureur du jaloux, la pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence, & à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré: je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la scene de stupéfaction de Bazile, au troisieme acte, qui a paru si neuve au théatre, & a tant réjoui les spectateurs: je n'en suis point surpris du tout.

Passe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'auteur s'est jeté volontairement au dernier acte, en faisant avouer par la pupille à son tuteur que le comte avoit dérobé la clef de la jalousie; & comment l'auteur s'en démêle en deux mots, & sort, en se jouant, de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au spectateur. C'est peu de chose, en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit que la piece, une des plus gaies qui soient au théatre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot, dont la pudeur, même des petites loges, ait à s'alarmer; ce qui pourtant est bien quelque chose, monsieur, dans un siecle où l'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi

loin

loin que le relâchement des mœurs. Très-volontiers. Tout cela sans doute pouvait n'être pas digne de l'attention d'un critique aussi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir sans répandre des larmes de tendresse & de plaisir? Je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne sauroit oublier sa mere!

Tu connais donc ce tuteur? lui dit le comte au premier acte. *Comme ma mere*, répond Figaro. Un avare auroit dit: *Comme mes poches*. Un petit-maître eût répondu: *Comme moi-même*. Un ambitieux: *Comme le chemin de Versailles*. Et le journaliste de Bouillon: *Comme mon libraire*: les comparaisons de chacun se tirant toujours de l'objet intéressant. *Comme ma mere*, a dit le fils tendre & respectueux.

Dans un autre endroit encore: *Ah, vous êtes charmant!* lui dit le tuteur. Et ce bon, cet honnête garçon, qui pouvait gaîment assimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ses maîtresses, en revient toujours à sa bonne mere, & répond à ce mot, *vous êtes charmant! --- Il est vrai, monsieur, que ma mere me l'a dit autrefois*. Et le journal de Bouillon ne releve point de pareils traits! Il faut avoir le cerveau bien desséché, pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur, pour ne pas les sentir!

Sans compter mille autres finesses de l'art répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on sait que les comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini: emplois de grande, moyenne & petite amoureuse; emplois de grands, moyens & petits valets; emplois de niais, d'important, de croquant, de paysan, de tabellion, de bailli: mais on sait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de bâillant. Qu'a fait l'auteur pour former un comédien peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au théâtre?

Il s'eſt donné le ſoin de lui raſſembler dans une ſeule phraſe toutes les ſyllabes bâillantes du françois : *Rien... qu'en... l'en... en... t'en... dant... parler :* ſyllabes en effet qui feroient bâiller un mort, & parviendroient à deſſerrer les dents même de l'envie.

Et cet endroit admirable, où, preſſé par les reproches du tuteur qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à ſe faire ſauter le crâne & jaillir la cervelle ! Que leur direz-vous ?* Le naïf Barbier répond : *Eh parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous béniſſe ; & va te coucher, à celui qui bâille.* Réponſe en effet ſi juſte, ſi chrétienne & ſi admirable, qu'un de ces fiers critiques qui ont leurs entrées au paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : Diable ! l'auteur a dû reſter au moins huit jours à trouver cette replique !

Et le journal de Bouillon ; au lieu de louer ces beautés ſans nombre, uſe encre & papier, approbation & privilege, à mettre un pareil ouvrage au-deſſous même de la critique On me couperoit le cou, que je ne ſaurois m'en taire.

N'a-t-il pas été juſqu'à dire, le cruel ! *que pour ne pas voir expirer ce Barbier ſur le théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre actes, & le purger d'un grand nombre de paſquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot, de bas comique ?*

A le voir ainſi frapper comme un ſourd, on juge aſſez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'ouvrage qu'il décompoſe. Mais j'ai l'honneur d'aſſurer ce journaliſte, ainſi que le jeune homme qui lui taille ſes plumes & ſes morceaux, que, loin d'avoir purgé la piece d'aucun des *calembourgs*, *jeux de mots*, &c. qui lui euſſent nui le premier jour, l'auteur a fait rentrer dans les actes reſtés au théâtre, tout ce

qu'il en a pu reprendre à l'acte au porte-feuille. Tel un charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier, tout ce qui peut servir à cheviller & boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée ?* Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en étoit pas l'auteur, en employant cette expression banale : *On trouve à la jeune personne*, &c. On trouve !...

Que vouloit-il donc qu'elle fit ? Quoi ?! Qu'au lieu de se prêter aux vues d'un jeune amant très-aimable & qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre médecin ? Le noble établissement qu'il lui destinait là ! Et parce qu'on n'est pas de l'avis de monsieur, on a *tous les défauts d'une fille mal élevée !*

En vérité, si le journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse & la candeur de ses critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il est sur-tout un peu bien dur pour les dames Espagnoles.

Eh ! qui sait si son excellence madame la comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, & vivant comme un ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bouillon, sur elle, avec approbation & privilege ?

L'imprudent journaliste a-t-il au moins réfléchi que son excellence ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque pension sur la gazette d'Espagne, ou la gazette elle-même, & que dans la carriere qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagemens

pour les femmes de qualité? Qu'est-ce que cela me fait à moi? L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle!

Il est tems de laisser cet adversaire; quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me soutenir en cinq actes, je me suis mis en quatre pour ramener le public.* Et quand cela seroit! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas mieux sacrifier un cinquieme de son bien que de le voir aller tout entier au pillage?

Mais ne tombez pas, cher lecteur... (monsieur, veux-je dire) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma piece, qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre actes, est réellement & de fait en cinq, qui sont le premier, le deuxieme, le troisieme, le quatrieme & le cinquieme, à l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer, & trop certain que ces mugissemens sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de pieces en cinq actes (comme la mienne), toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auroient pas été au diable en entier (comme la mienne), si l'auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le dieu des cabales est irrité, dis-je aux comédiens avec force;

Enfans! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors, fesant la part au diable & déchirant mon manuscrit: Dieu des siffleurs, moucheurs, cracheurs, tousseurs & perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du sang! Bois mon quatrieme acte, & que ta fureur s'appaise!

A l'inſtant vous euſſiez vu ce bruit infernal qui faiſoit pâlir & broncher les acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudiſſement lui ſuccéder, & des bas-fonds du parterre un *bravo* général s'élever en circulant juſqu'aux hauts bancs du paradis.

De cet expoſé, monſieur, il ſuit que ma piece eſt reſtée en cinq actes, qui ſont le premier, le deuxieme, le troiſieme au théatre, le quatrieme au diable, & le cinquieme avec les trois premiers. Tel auteur même vous ſoutiendra que ce quatrieme acte, qu'on n'y voit point, n'en eſt pas moins celui qui fait le plus de bien à la piece, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laiſſons jaſer le monde; il me ſuffit d'avoir prouvé mon dire. Il me ſuffit, en faiſant mes cinq actes, d'avoir montré mon reſpect pour Ariſtote, Horace, Aubignac & les modernes; & d'avoir mis ainſi l'honneur de la regle à couvert.

Par le ſecond arrangement, le diable a ſon affaire; mon char n'en roule pas moins bien ſans la cinquieme roue; le public eſt content, je le ſuis auſſi. Pourquoi le journal de Bouillon ne l'eſt-il pas? Ah, pourquoi! C'eſt qu'il eſt bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choſes gaies aſſez ſérieuſes, ni les graves aſſez enjouées.

Je me flatte, monſieur, que cela s'appelle raiſonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit ſyllogiſme.

Reſte à répondre aux obſervations dont quelques perſonnes ont honoré le moins important des drames haſardés depuis un ſiecle au théatre.

Je mets à part les lettres écrites aux comédiens, à moi-même, ſans ſignatures, & vulgairement appellées anonymes. On juge, à l'âpreté du ſtyle, que leurs auteurs, peu verſés dans la critique, n'ont pas

assez senti qu'une mauvaise piece n'est point une mauvaise action, & que telle injure convenable à un méchant homme, est toujours déplacée à un méchant écrivain. Passons aux autres.

Des connoisseurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages françois par un plaisant de Séville à Séville; tandis que la vraisemblance exigeoit qu'il s'égayât sur les mœurs espagnoles. Ils ont raison : j'y avois même tellement pensé, que, pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord résolu d'écrire & de faire jouer la piece en langage espagnol; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdroit peut-être un peu de sa gaîté pour le public de Paris : raison qui m'a déterminé à l'écrire en françois; ensorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de sacrifices à la gaîté; mais sans pouvoir parvenir à dérider le Journal de Bouillon.

Un autre amateur, saisissant l'instant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus sérieux, que ma piece ressembloit à *On ne s'avise jamais de tout.* --- Ressembler, monsieur ! Je soutiens que ma piece est, *On ne s'avise jamais de tout*, lui-même. -- Et comment cela ? -- C'est qu'on ne s'étoit pas encore avisé de ma piece. L'amateur resta court; & l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, *on ne s'avise jamais de tout*, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après, ceci est plus sérieux, chez une dame incommodée, un monsieur grave, en habit noir, coëffure bouffante & canne à corbin, lequel touchoit légérement le poignet de la dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité des traits que j'avois lancés contre les médecins. Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux ? Je serois désolé qu'un badinage.... --- On ne peut pas moins :

je vois que vous ne me connoiſſez pas ; je ne prends jamais le parti d'aucun ; je parle ici pour le corps en général. --- Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaiſanterie, ajoutai-je, vous ſavez, monſieur, qu'on ne demande jamais ſi l'hiſtoire eſt vraie, mais ſi elle eſt bonne. --- Eh ! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier ? --- A merveille, docteur, dit la dame. Le monſtre qu'il eſt ! n'a-t-il pas oſé parler mal auſſi de nous ! Faiſons cauſe commune.

A ce mot de *docteur*, je commençai à ſoupçonner qu'elle parlait à ſon médecin. Il eſt vrai, madame & monſieur, repris-je avec modeſtie, que je me ſuis permis ces légers torts, d'autant plus aiſément qu'ils tirent moins à conſéquence.

Eh ! qui pourroit nuire à deux corps puiſſans, dont l'empire embraſſe l'univers & ſe partage le monde ? Malgré les envieux, les belles y régneront toujours par le plaiſir, & les médecins par la douleur : & la brillante ſanté nous ramene à l'amour, comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant je ne ſais ſi, dans la balance des avantages, la faculté ne l'emporte pas un peu ſur la beauté. Souvent on voit les belles nous renvoyer aux médecins ; mais plus ſouvent encore, les médecins nous gardent & ne nous renvoient plus aux belles.

En plaiſantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des reſſentimens, & ſonger que, ſi les belles ſe vengent en ſe ſéparant de nous, ce n'eſt là qu'un mal négatif ; au lieu que les médecins ſe vengent en s'en emparant, ce qui devient très-poſitif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils ſont de nous tout ce qu'ils veulent ; au lieu que les belles, toutes belles qu'elles ſont, n'en ſont jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des belles nous les rend bientôt moins nécessaires ; au lieu que l'usage des médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin, que l'un de ces empires ne semble établi que pour assurer la durée de l'autre ; puisque, plus la verte jeunesse est livrée à l'amour, plus la pâle vieillesse appartient sûrement à la médecine.

Au reste, ayant fait contre moi cause commune, il étoit juste, madame & monsieur, que je vous offrisse en commun mes justifications. Soyez donc persuadés que, faisant profession d'adorer les belles & de redouter les médecins, c'est toujours en badinant que je dis du mal de la beauté ; comme ce n'est jamais sans trembler, que je plaisante un peu la faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard, mesdames, & mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur où mon dépit contre une belle alloit s'épancher trop librement sur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au vingt-cinquieme couplet, &, par le plus prompt repentir, faire ainsi dans le vingt-sixieme amende honorable aux belles irritées :

Sexe charmant, si je décele
Votre cœur en proie au desir,
Souvent à l'amour infidele,
Mais toujours fidele au plaisir ;
D'un badinage, ô mes déesses !
Ne cherchez point à vous venger :
Tel glose, hélas ! sur vos foiblesses,
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, monsieur le docteur, on sait assez que Moliere...

--- Au désespoir, dit-il en se levant, de ne pouvoir

profiter plus long-tems de vos lumieres : mais l'humanité qui gémit, ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa, ma foi, la bouche ouverte avec ma phrase en l'air. Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne ; mais je vois bien que notre docteur ne vous pardonne pas. --- Le nôtre, madame ? Il ne sera jamais le mien. --- Eh, pourquoi ? --- Je ne sais ; je craindrois qu'il ne fût pas au-dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible ; tel est mon médecin. En me rendant ses soins qu'ils appellent des visites, en me donnant ses conseils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & sans faste la plus noble fonction d'une ame éclairée & sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, & c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, & la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement : " De quatre-vingt fluxions de poitrine que j'ai traitées cet automne, un seul malade a péri dans mes mains " ; mon docteur répond en souriant : " Pour moi, j'ai prêté mes secours à plus de cent cet hiver ; hélas ! je n'en ai pu sauver qu'un seul. " Tel est mon aimable médecin. --- Je le connois. --- Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie, qu'une bégueule n'obtiendroit mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeller mon amende honorable au beau sexe, je devois lui chanter le couplet de la bégueule ; il est tout fait pour lui.

Pour égayer ma poésie,
Au hasard j'assemble des traits :
J'en fais, peintre de fantaisie,
Des tableaux, jamais des portraits.
La femme d'esprit, qui s'en moque,
Sourit finement à l'auteur :
Pour l'imprudente qui s'en chôque,
Sa colere est son délateur.

-- A propos de chanson, dit la dame! Vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre piece aux François! moi qui n'ai de petite loge qu'aux Italiens! Pourquoi n'en avoir pas fait un opéra comique? Ce fut, dit-on, votre premiere idée. La piece est d'un genre à comporter de la musique.

--- Je ne sais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étois trompé d'abord en le supposant : mais sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, madame, répond à tout.

Notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chansonniere, pour en attendre un véritable intérêt, ou de la gaîté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au théâtre, quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler; quand nos musiciens se rapprocheront de la nature, & sur-tout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la premiere partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises & des rondeaux dans un drame? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt, & dénote un vuide insupportable dans les idées

Moi qui toujours ai chéri la musique sans inconstance & même sans infidélité, souvent, aux pieces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh! va donc

musique ! pourquoi toujours répéter? N'es-tu pas assez lente? Au lieu de narrer vivement, tu rabaches! au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots! Le poëte se tue à serrer l'événement, & toi tu le délaies! Que lui sert de rendre son style énergique & pressé, si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons? Avec ta stérile abondance, reste, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connoisses le langage sublime & tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déjà un abus de la narration au théatre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez y la répétition des phrases, & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant, l'intérêt marche à sens contraire; l'action s'allanguit; quelque chose me manque; je deviens distrait; l'ennui me gagne; & si je cherche alors à deviner ce que je voudrois, il m'arrive souvent de trouver que je voudrois la fin du spectacle.

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la musique, mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement, la danse élevée est déjà le modele du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractere. Il ne danse pas encore; mais d'aussi loin qu'il paroît, son port libre & dégagé fait déjà lever la tête aux spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisir. Il est parti..... Pendant que le musicien redit vingt fois ses phrases & monotone ses mouvemens, le danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légérement à petits bonds, reculer à grands pas & faire oublier le comble de

l'art par la plus ingénieuſe négligence? Tantôt ſur un pied, gardant le plus ſavant équilibre, & ſuſpendu ſans mouvement pendant pluſieurs meſures, il étonne, il ſurprend par l'immobilité de ſon à-plomb..... Et ſoudain, comme s'il regretoit le tems du repos, il part comme un trait, vole au fond du théatre, & revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut ſuivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, ſe répéter, ſe radoter; il ne ſe répete point, lui; tout en déployant les mâles beautés d'un corps ſouple & puiſſant, il peint les mouvemens violens dont ſon ame eſt agitée : il vous lance un regard paſſionné que ſes bras mollement ouverts rendent plus expreſſif; &, comme s'il ſe laſſoit bientôt de vous plaire, il ſe releve avec dédain, ſe dérobe à l'œil qui le ſuit, & la paſſion la plus fougueuſe ſemble alors naître & ſortir de la plus douce ivreſſe. Impétueux, turbulent, il exprime une colere ſi bouillante & ſi vraie, qu'il m'arrache à mon ſiege & me fait froncer le ſourcil. Mais, reprenant ſoudain le geſte & l'accent d'une volupté paiſible, il erre nonchalamment, avec une grace, une molleſſe, & des mouvemens ſi délicats, qu'il enleve autant de ſuffrages qu'il y a de regards attachés ſur ſa danſe enchantereſſe.

Compoſiteurs! chantez comme il danſe, & nous aurons, au lieu d'opéra, des mélodrames! Mais j'entends mon éternel cenſeur (je ne ſais plus s'il eſt d'ailleurs ou de Bouillon) qui me dit : Que prétend-on par ce tableau? Je vois un talent ſupérieur, & non la danſe en général. C'eſt dans ſa marche ordinaire qu'il faut ſaiſir un art, pour le comparer, & non dans ſes efforts les plus ſublimes. N'avons-nous pas.....

--- Je l'arrête à mon tour. Eh quoi, ſi je veux

peindre un coursier & me former une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre & vieux, gémissant au timon du fiacre, ou trottinant sous le plâtrier qui siffle ? Je le prends au haras, fier étalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre & soufflant le feu par les nazeaux, bondissant de desir & d'impatience, ou fendant l'air qu'il électrise, & dont le brusque hennissement réjouit l'homme & fait tressaillir toutes les cavalles de la contrée. Tel est mon danseur.

Et quand je crayonne un art, c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent que j'entends choisir mes modeles; tous les efforts du génie..... Mais je m'éloigne trop de mon sujet, revenons au Barbier de Séville.... ou plutôt, monsieur, n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberois dans le défaut reproché trop justement à nos François, de toujours faire de petites chansons sur les grandes affaires, & de grandes dissertations sur les petites.

Je suis, avec le profond respect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,
L'AUTEUR.

PERSONNAGES.

(Les habits des acteurs doivent être dans l'ancien costume espagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, *grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paroît au premier acte en veste & culotte de satin; il est enveloppé d'un grand manteau brun, ou cape espagnole; chapeau noir rabattu, avec un ruban de couleur autour de la forme. Au second acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches & des bottines. Au troisieme, habillé en bachelier, cheveux ronds, grande fraise au cou; veste, culotte, bas & manteau d'abbé. Au quatrieme acte, il est vêtu superbement à l'espagnole, avec un riche manteau; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.*

BARTHOLO, *médecin, tuteur de Rosine: habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise & manchettes relevées; une ceinture noire; & quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.*

ROSINE, *jeune personne d'extraction noble, & pupille de Bartholo; habillée à l'espagnole.*

FIGARO, *barbier de Séville, en habit de majo Espagnol; la tête couverte d'une rescille, ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme; un fichu de soie, attaché fort lâche à son cou; gilet & haut-de-chausse de satin, avec des boutons & boutonnieres frangés d'argent; une grande ceinture de soie; les jarretieres nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur*

tranchante, à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs & souliers gris.

DON BAZILE, *organiste, maître à chanter de Rosine; chapeau noir rabattu, soutanelle & long manteau, sans fraise ni manchettes.*

LA JEUNESSE, *vieux domestique de Bartholo.*

L'ÉVEILLÉ, *autre valet de Bartholo, garçon niais & endormi. Tous deux habillés en Galiciens; tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle, culotte bleue & veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par-derriere.*

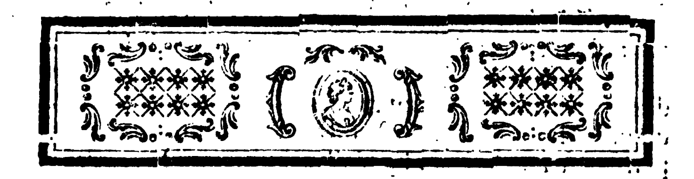
UN NOTAIRE.

UN ALCADE, *homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.*

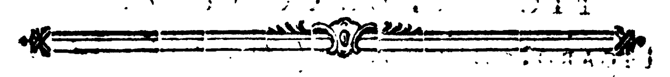
PLUSIEURS ALGOUAZILS & VALETS *avec des flambeaux.*

La scene est à Séville, dans la rue & sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; & le reste de la piece dans la maison du docteur Bartholo.





LE BARBIER DE SÉVILLE, OU LA PRECAUTION INUTILE.



ACTE PREMIER.

Le théatre représente une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire sa montre, en se promenant.*

Le jour est moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derriere sa jalousie est encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendroit pour un Es-

pagnol du tems d'Isabelle. . . Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. . . . Mais quoi! suivre une femme à Séville, quand Madrid & la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles? . . . Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance, ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même; & si je pouvois m'assurer sous ce déguisement. . . . . Au diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE *caché.*

FIGARO, *une guittare sur le dos, attachée en bandouliere avec un large ruban; il chantonne gaîment, un papier & un crayon à la main.*

BANNISSONS le chagrin,
Il nous consume.
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume,
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivroit comme un sot,
Et mourroit bientôt.

Jusques-là, ceci ne vas pas mal, ein, ein.

Et mouroit bientôt.
Le vin & la paresse
Se disputent mon cœur, . . .

Eh non ! ils ne ſe le diſputent pas, ils y regnent paiſiblement enſemble......

Se partagent.... mon cœur.

Dit-on, ſe partagent ?... Eh mon Dieu ! nos faiſeurs d'opéra comiques n'y regardent pas de ſi près. Aujourd'hui ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque choſe de beau, de brillant, de ſcintillant, qui eût l'air d'une penſée. (*Il met un genou en terre, & écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendreſſe......
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc ! c'eſt plat. Ce n'eſt pas ça.... Il me faut une oppoſition, une antitheſe :

Si l'une..... eſt ma maitreſſe,
L'autre.....

Eh parbleu, j'y ſuis...

L'autre eſt mon ſerviteur.

Fort bien, Figaro !.... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur ;
Si l'une eſt ma maitreſſe,
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnemens là-dessous, nous verrons encore, messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (*Il apperçoit le comte.*) J'ai vu cet abbé-là quelque part.
(*Il se releve.*)

LE COMTE *à part.*

Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier & noble...

LE COMTE.

Cette tournure grotesque...

FIGARO.

Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.

Maraud! si tu dis un mot...

FIGARO.

Oui, je vous reconnois; voilà les bontés familieres dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoissois pas, moi. Te voilà si gros & si gras.....

FIGARO.

Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misere.

LE COMTE.

Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avois autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, monseigneur; & ma reconnoissance........

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon dé-

guisement que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque chose; & deux hommes qui jasent, sont moins suspects qu'un seul qui se promene. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi?

FIGARO.

Le ministre ayant égard à la recommandation de votre excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, *riant*.

Beau début!

FIGARO.

Le poste n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le district des pansemens & des drogues, je vendois souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du roi!

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede universel: mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? c'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide......

LE COMTE.

Oh grace! grace ; ami! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisois, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.

Puissamment raisonné! & tu ne lui fis pas représenter......

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié ; persuadé qu'un grand nous fait assez de bien, quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étois un assez mauvais sujet.

FIGARO.

Eh mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut..

LE COMTE.

Paresseux, dérangé....

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domestique, votre excellence connoît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.

Non pas tout de suite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment..... J'ai cru que c'étoit elle..... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talens littéraires; & le théatre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE.

Ah, miséricorde!

FIGARO.

(Pendant sa replique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.)

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avois rempli le parterre des plus excellens travailleurs; des mains..... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissemens sourds; & d'honneur, avant la piece, le caffé m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE.

Ah, la cabale! Monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre: pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler....

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah, comme je leur en garde! Morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théatre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colere me réjouit. Mais tu ne me

dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'eſt mon bon ange, excellence, puiſque je ſuis aſſez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que livrés au mépris où ce riſible acharnement les conduit, tous les inſectes, les mouſtiques, les couſins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuilliſtes, les libraires, les cenſeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevoient de déchiqueter & ſucer le peu de ſubſtance qui leur reſtoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes & léger d'argent; à la fin convaincu que l'utile revenu du raſoir eſt préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; & mon bagage en ſautoir, parcourant philoſophiquement les deux Caſtilles, la Manche, l'Eſtramadoure, la Siera-Morena, l'Andalouſie, accueilli dans une ville, empriſonné dans l'autre, & par-tout ſupérieur aux événemens; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là; aidant au bon tems, ſupportant le mauvais; me moquant des ſots, bravant les méchans; riant de ma miſere & faiſant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à ſervir de nouveau votre excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philoſophie auſſi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me preſſe de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils se cachent.*)

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Rosine se mettent à la fenêtre.*)

ROSINE.

Comme le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous là?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile?

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore! Quelque sottise d'un nouveau genre! (*)

ROSINE.

Je n'en sais rien.

BARTHOLO.

Euh, euh, les journaux & l'autorité nous en feront raison. Siecle barbare!....

(*) Bartholo n'aimoit pas les drames. Peut-être avoit-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre ſiecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté ; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue ? Sottiſes de toute eſpece : la liberté de penſer, l'attraction, l'électricité, le tolérantiſme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames.....

ROSINE. (*Le papier lui échappe & tombe dans la rue.*)

Ah, ma chanſon ! ma chanſon eſt tombée en vous écoutant ; courez, courez donc, monſieur, ma chanſon ; elle ſera perdue.

BARTHOLO.

Que diable auſſi, l'on tient ce qu'on tient.

(*Il quitte le balcon.*)

ROSINE, *regarde en dedans & fait ſigne dans la rue.*

S't, s't ; (*le comte paroît*) ramaſſez vîte & ſauvez-vous. (*Le comte ne fait qu'un ſaut, ramaſſe le papier & rentre.*)

BARTHOLO *ſort de la maiſon, & cherche.*

Où donc eſt-il ? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez là une jolie commiſſion ! Il eſt donc paſſé quelqu'un ?

ROSINE.

Je n'ai vu perſonne.

BARTHOLO *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher..... Bartholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalouſies ſur la rue. (*Il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuſe eſt dans mon malheur : ſeule, en-

fermée, en butte à la persécution d'un homme odieux, est-ce un crime de tenter à sortir d'esclavage?

BARTHOLO *paroissant au balcon.*

Rentrez, signora; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (*Il ferme la jalousie à la clef.*)

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO. (*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE.

APRÉSENT qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystere est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la Précaution inutile!

LE COMTE *lit vivement.*

« Votre empressement excite ma curiosité; si-tôt » que mon tuteur sera sorti, chantez indifférem- » ment sur l'air connu de ces couplets, quelque » chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état & les » intentions de celui qui paroît s'attacher si obsti- » nément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc. (*Il rit.*) Ah, ah, ah, ah! O ces femmes! Voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chere Rosine!

FIGARO.

Monſeigneur, je ne ſuis plus en peine des motifs de votre maſcarade; vous faites ici l'amour en perſpective.

LE COMTE.

Te voilà inſtruit, mais ſi tu jaſes.....

FIGARO.

Moi jaſer! je n'emploierai point pour vous raſſurer, les grandes phraſes d'honneur & de dévouement dont on abuſe à la journée; je n'ai qu'un mot: mon intérêt vous répond de moi; peſez tout à cette balance, &.....

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le haſard m'a fait rencontrer au Prado, il y a ſix mois, une jeune perſonne d'une beauté....... Tu viens de la voir! Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'eſt que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Roſine, eſt d'un ſang noble, orpheline, & mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiſeau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'eſt une hiſtoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galans & les écarter; elle n'eſt encore que ſa pupille, mais bientôt.....

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah, quelle nouvelle! J'étois réſolu de tout oſer pour lui préſenter mes regrets; & je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engage-

ment qu'on lui destine. Tu connois donc ce tuteur?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme est-ce?

FIGARO *vivement.*

C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette & furete & gronde & geint tout à la fois.

LE COMTE *impatienté.*

Eh! je l'ai vu. Son caractere?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux, & jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainsi ses moyens de plaire sont.....

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux......

FIGARO.

C'est faire à la fois le bien public & particulier: chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galans lui fait fermer sa porte?

FIGARO.

A tout le monde: s'il pouvoit la calfeutrer....

LE COMTE.

Ah! diable, tant-pis. Aurois-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai ! *Primo*, la maison que j'occupe appartient au docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah !

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE *impatienté*.

Tu es son locataire ?

FIGARO.

De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire ; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE *l'embrasse*.

Ah ! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peste ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances ! Parlez-moi des gens passionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Rosine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO.

C'est bien là un propos d'amant ! Est-ce que je l'adore, moi ? Puissiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! si l'on pouvoit écarter tous les surveillans !

FIGARO.

C'est à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures seulement.

FIGARO.

En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocens. . .

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Est-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous besoin de mon ministere. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO.

Il faut marcher si vîte, que le soupçon n'ait pas le tems de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le colonel est de mes amis.

FIGARO.

Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; & moi, je me charge du reste.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne seroit même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins. . .

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage ; & vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah oui ! Moi ! Nous serons bienheureux s'il ne vous reconnoît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (*Prenant un ton ivre.*) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO.

Pas mal, en vérité ; vos jambes seulement un peu plus avinées. (*D'un ton plus ivre.*) N'est-ce pas ici la maison.....

LE COMTE.

Fi donc ! Tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO.

C'est la bonne ; c'est celle du plaisir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCENE V.

LE COMTE & FIGARO cachés. BARTHOLO.

BARTHOLO *sort en parlant à la maison.*

Je reviens à l'instant; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter..... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage se fît secrétement demain: & point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu? Demain il épouse Rosine en secret!

FIGARO.

Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO.

Un pauvre here qui montre la musique à sa pupille; infatué de son art, friponneau, besoineux, à genoux devant un écu, & dont il sera facile de venir à bout, monseigneur.....(*Regardant à la jalousie.*) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derriere sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas: *chantez indifféremment?* c'est-à-dire, chantez, comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploie le papier que Rosine a jeté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire de vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent: en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... & prenez ma guitarre.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en fasse? J'en joue si mal!

FIGARO.

Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main; from, from, from... Chanter sans guitarre à Séville! vous seriez bientôt reconnu ma foi, bientôt dépisté.

(*Figaro se colle au mur sous le balcon.*)

LE COMTE *chante en se promenant, & s'accompagnant sur sa guitarre.*

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez; je me ferai connoître.
Plus inconnu, j'osois vous adorer,

En me nommant, que pourrois-je espérer ?
N'importe, il faut obéir à son maître.

FIGARO, *bas.*

Fort bien, parbleu ! Courage, monseigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je suis Lindor, ma naissance est commune ;
Mes voeux sont ceux d'un simple bachelier ;
Que n'ai-je, hélas, d'un brillant chevalier,
A vous offrir le rang & la fortune !

FIGARO.

Eh comment diable ! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROSIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre,
Je chanterai mon amour sans espoir ;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir,
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre !

FIGARO.

Oh ma foi, pour celui-ci ?..... (*Il s'approche & baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Excellence ?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu ?

ROSINE *en-dedans, chante.*

AIR *du maître en droit.*

Tout me dit que Lindor est charmant,

Que je dois l'aimer constamment....

(*On entend une croisée qui se ferme avec bruit..*)

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah, la pauvre petite! comme elle tremble en chantant! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert du moyen qu'elle même a indiqué. *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de graces! que d'esprit!

FIGARO.

Que de ruse! que d'amour!

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie, que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine ..... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro, je n'ai qu'un mot à vous dire: elle sera ma femme; & si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... Tu m'entends, tu me connois....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, & renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu! de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE.

Et ta guitarre?

FIGARO *revient.*

J'oublie ma guittare! Moi! je suis donc fou?

(*Il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi?

FIGARO *revient.*

Ah, réellement je suis frappé!... Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *Consilio manuque*, FIGARO. (*Il s'enfuit.*)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théatre représente l'appartement de Rosine. La croisée dans le fond du théatre est fermée par une jalousie grillée.

SCENE PREMIERE.

ROSINE, *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table, & se met à écrire.*

MARCELINE est malade; tous les gens sont occupés; & personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux & des oreilles, ou si mon Argus a un génie mal-faisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah, Lindor! (*Elle cachete la lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-tems au barbier Figaro. C'est un bon homme, qui m'a montré quelquefois de la pitié; si je pouvois l'entretenir un moment!

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE *surprise.*

AH, monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre ſanté, madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, monſieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraiſſe que les ſots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas ſi vivement? Je n'entendois pas: mais....

FIGARO.

Avec un jeune bachelier de mes parens, de la plus grande eſpérance; plein d'eſprit, de ſentimens, de talens, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh, tout-à-fait bien, je vous aſſure. Il ſe nomme?...

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais, s'il n'eût pas quitté bruſquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE *étourdiment.*

Il en trouvera, monſieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'eſt pas fait pour reſter inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*Haut.*) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à ſon avancement.

ROSINE.

Un défaut, monſieur Figaro! Un défaut! En êtes-vous bien ſûr?

FIGARO.

Il eſt amoureux.

ROSINE.

Il eſt amoureux, & vous appelez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité, ce n'en eſt un que relativement à ſa mauvaiſe fortune.

ROSINE.

Ah, que le sort est injuste ! Et nomme-t-il la personne qu'il aime ? Je suis d'une curiosité...

FIGARO.

Vous êtes la derniere, madame, à qui je voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, monsieur Figaro ? Je suis discrette ; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... Dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte & fraiche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, & des mains, des joues, des dents, des yeux....!

ROSINE.

Qui reste en cette ville ?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être ?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah, que c'est charmant.... pour monsieur votre parent ! Et cette personne est ?...

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée ?

ROSINE, *vivement.*

C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc, vîte ; si l'on rentroit, je ne pourrois plus savoir.....

FIGARO.

Vous le voulez absolument, madame ? Eh bien, cette personne est.... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille?.....

FIGARO.

Du docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah, monsieur Figaro!... Je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, madame; quand on cede à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillans jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, madame! amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, *baissant les yeux.*

Repos sans amour... paroît....

FIGARO.

Ah! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos, se présente de meilleure grace : & pour moi, si j'étois femme....

ROSINE, *avec embarras.*

Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO.

Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE.

Mais s'il alloit faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*Haut.*) Si vous lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le tems de recommencer celle-ci; mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien..... (*Elle écoute.*)

FIGARO.

Personne, madame.

ROSINE.

Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de soi. Tudieu! l'amour a bien une autre allure!

ROSINE.

Que par une pure amitié, entendez-vous? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés....

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumiere, allume un brasier, & que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré (*) de sa passion, moi qui n'y ai que voir.

ROSINE.

Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvoit ici.... Passez par le cabinet du clavessin, & descendez le plus doucement que vous pourrez.

(*) Le mot *enfiévré*, qui n'est plus françois, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires; je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir: mais M. Figaro!...

FIGARO.

Soyez tranquille. (*A part.*) Voici qui vaut mieux que mes observations. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE III.

ROSINE, *seule.*

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime ce bon Figaro ! c'est un bien honnête homme, un bon parent ! Ah, voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage. (*Elle souffle la bougie, s'assied, & prend une broderie au tambour.*)

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

Ah, malédiction ! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro ! Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant....

ROSINE.

Qui vous met donc si fort en colere, monsieur ?

BARTHOLO.

Ce damné barbier qui vient d'écloper toute ma maison en un tour de main ; il donne un narcotique à l'Eveillé, un sternutatoire à la Jeunesse ; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule... Sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme ! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah, qu'il les apporte ! Et personne à l'antichambre ; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur ?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution ; tout est plein de gens entreprenans, d'audacieux..... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher ? Oh ! je....

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout ; le vent peut avoir éloigné ce papier ; le premier venu, que sais-je ?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu !.... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde ; & c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, monsieur ?

BARTHOLO.

Oui, madame, à l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh, le méchant vieillard !

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus ; car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux ; murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose !

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent sur la rue ? Ce ne seroit peut-être pas si mal...... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins ?

ROSINE.

Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude ?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques sont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi, vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de monsieur Figaro?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrrie des femmes, & combien j'en ai vu de ces vertus à principes....?

ROSINE *en colère.*

Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, *stupéfait.*

Pourquoi?... Pourquoi?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier?

ROSINE, *outrée.*

Eh bien, oui, cet homme est entré chez moi; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable: & puissiez-vous en mourir de dépit!

(*Elle sort.*)

SCENE V.

BARTHOLO *seul.*

OH, les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse? l'Eveillé? l'Eveillé maudit!

SCENE VI.

BARTHOLO, L'EVEILLÉ.

L'EVEILLÉ *arrive en bâillant, tout endormi.*

AAH, aah, ah, ah...

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici?

L'EVEILLÉ.

Monsieur j'étois.... Ah, aah, ah...

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'EVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu; puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; & faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl.... Ah, ah, aah...

BARTHOLO *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant!... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.



SCENE

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. (*La Jeunesse arrive en veillard, avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.*)

L'EVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse.

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante.... cinquante fois.... dans un moment. (*Il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, & vous ne me dites pas que ce barbier.....

L'EVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Est-ce que c'est quelqu'un donc monsieur Figaro? Aah, ah....

BARTHOLO.

Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'EVEILLÉ, *pleurant comme un sot.*

Moi... je m'entends!....

LA JEUNESSE *éternuant.*

Eh mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?

BARTHOLO.

De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice. Je suis votre maître moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi, quand une chose est vraie.....

BARTHOLO.

Quand une chose est vraie! Si je ne veux pas

qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison : vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, & toujours un train d'enfer.

L'EVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi & t'cha ; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, monsieur! je vous jure que sans mademoiselle, il n'y auroit... il n'y auroit pas moyen de rester dans la maison. (*Il sort en éternuant.*)

BARTHOLO.

Dans quel état ce Figaro les a mis tous ! Je vois ce que c'est : le maraud voudroit me payer mes cent écus sans bourse délier....

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO *caché dans le cabinet, paroît de tems en tems, & les écoute.*

BARTHOLO.

Ah, don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE.

C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO.

J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE.

J'étois sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faisoit chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter; cela me regarde. Et que faire?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; & pendant la fermentation, calomnier à dire d'experts: *concedo*.

BARTHOLO.

Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE.

La calomnie, monsieur? Vous ne savez guere ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnètes gens prèts d'en ètre accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreur, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une

grande ville, en s'y prenant bien : & nous avons ici des gens d'une adresse!.... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure & file & seme en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, & *piano*, *piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, & *rinforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout-à-coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, & tonne ; & devient, grace au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine & de proscription. Qui diable y resteroit ?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport ? Ce qu'on fait par-tout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher ? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE.

En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez lésiné sur les frais ; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un passe-droit évident, sont des

diſſonances qu'on doit toujours préparer & ſauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en paſſer par où vous voulez ; mais finiſſons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout ſera terminé : c'eſt à vous d'empêcher que perſonne aujourd'hui ne puiſſe inſtruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce ſoir, Bazile ?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage ſeul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Reſtez, docteur, reſtez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer ſur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

FIGARO *ſeul, ſortant du cabinet.*

Oh, la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais la rouvrir au comte en ſortant. C'eſt un grand maraud que ce Bazile ! heureuſement il eſt encore plus ſot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la conſiſtance enfin, pour faire ſenſation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! Il médiroit, qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE *accourant*, FIGARO.

ROSINE.

Quoi! vous êtes encore là, monsieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur & votre maître de musique, se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro? Mais savez-vous que c'est fort mal?

FIGARO.

D'écouter? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE.

Ah, grands dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le tems de songer à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur...

(*Figaro s'enfuit.*)

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTOLO.

Don Bazile que j'ai reconduit, & pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été monsieur Figaro.

ROSINE.

Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien savoir ce que ce barbier avoit de si pressé à vous dire?

ROSINE.

Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! Je vais parier qu'il étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh, de qui! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais je, moi? peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il seroit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi? Point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute... La belle preuve!... Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chifonnant autour de cette bougie; & l'on m'a toujours dit qu'il falloit aussi-tôt tremper dans l'encre; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier, où je suis certain qu'il y avoit six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

Oh, imbécille!...

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq.....

ROSINE.

La sixieme.....

BARTHOLO.

Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixieme.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixieme? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve, comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE.

(*A part.*) Cet homme a un instinct de jalousie!... (*Haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon

enfant, il faudroit ne pas rougir, en déguiſant coup ſur coup la vérité; mais c'eſt ce que vous ne ſavez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, monſieur, de voir tirer des conſéquences auſſi malignes des choſes le plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort; ſe brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & deſſiner ma veſte au tambour, quoi de plus innocent? Mais que de menſonges entaſſés pour cacher un ſeul fait!.... *Je ſuis ſeule, on ne me voit point, je pourrai mentir à mon aiſe;* mais le bout du doigt reſte noir, la plume eſt tachée, le papier manque; on ne ſauroit penſer à tout. Bien certainement, ſignora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant:* Réveillons-la, &c.

BARTHOLO.

MAIS que nous veut cet homme? Un ſoldat! Rentrez chez vous, ſignora.

LE COMTE *chante:* Réveillons-la, & *s'avance vers Roſine.*

Qui de vous deux, meſdames, ſe nomme le docteur Balordo? (*A Roſine, bas.*) Je ſuis Lindor,

BARTHOLO.

Bartholo!

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque à l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux.... (*A Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi. Laquelle! Rentrez donc, Rosine, cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'est pour cela, monsieur; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne suis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

Oh! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, *au comte qui serre la lettre.*

Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO.

Mon signalement! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats.

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve;
L'air farouche d'un Algonquin. . . . .

. . . .

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire? Etes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger! Ah, fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur. . . . . Barbe à l'eau?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous. . .

BARTHOLO.

Comment cela?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oser comparer un maréchal! . . .

LE COMTE.

AIR: *Vive le vin.*

Sans chanter.

Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hypocrate & sa brigade.

En chantant.
Votre ſavoir, mon camarade,
Eſt d'un ſuccès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'eſt-il poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO.

Il vous ſied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainſi le premier, le plus grand & le plus utile des arts!

LE COMTE.

Utile tout-à-fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le ſoleil s'honore d'éclairer les ſuccès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empreſſe de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal-appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah, docteur! Pour un docteur d'eſprit..... N'eſt-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ſes malades ſans leur parler; au lieu que le médecin parle beaucoup aux ſiens...

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'eſt-ce pas?

LE COMTE.

C'eſt vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'Amour!

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*
Eh bien donc, il s'enflamme! Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas? . . .

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le ſoldat, ne vous emportez point, de grace. (*A Bartholo.*) Parlez-lui doucement, monſieur: un homme qui déraiſonne....

LE COMTE.

Vous avez raiſon, il déraiſonne, lui; mais nous ſommes raiſonnables, nous! Moi poli, & vous jolie..,.. Enfin ſuffit. La vérité, c'eſt que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maiſon.

ROSINE.

Que puis-je pour votre ſervice, monſieur le ſoldat?

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obſcurité dans mes phraſes.....

ROSINE.

J'en ſaiſirai l'eſprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit ſeulement.... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce ſoir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Liſez le billet doux que notre maréchal-des-logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le comte cache la lettre & lui donne un*

autre papier.) (*Bartholo lit.*) « Le docteur Bartholo recevra, nourrira, hébergera, couchera....

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BATHOLO.

« Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, » dit l'Ecolier, cavalier au régiment...

ROSINE.

C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Rosine.*

Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BATHOLO.

On diroit que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manieres possibles; allez au diable, Barbaro, Barbe à l'eau! & dites à votre impertinent maréchal-des-logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O ciel! fâcheux contre-tems!

BARTHOLO.

Ah, ah! notre ami, cela vous contrarie & vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*Haut.*) Décamper! Si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt.....

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place:*

Ah, ma belle Rosine!

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. *(Il s'approche.)*

BARTHOLO.

Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE.

Elle est votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel; il y a au moins trois générations entre elle & vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

« Sur les bons & fideles témoignages qui nous » ont été rendus....

LE COMTE *donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher.*

Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez?

LE COMTE.

Bataille? Ah, volontiers, bataille! c'est mon métier à moi; *(montrant son pistolet de ceinture)* & voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'est pourtant aussi gai que bataille. Figurez-vous (*poussant le docteur*) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (*A Rosine en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

(*Rosine tire son mouchoir : le comte laisse tomber sa lettre entre elle & lui.*)

BARTHOLO, *se baissant.*

Ah, ah!...

LE COMTE *la prend & dit :*

Tenez.... moi qui allois vous apprendre ici les secrets de mon métier.... Une femme bien discrete en vérité ! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche ?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa ! chacun son affaire. Si une ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre ?...

ROSINE *avance la main.*

Ah ! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre, qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin ?

LE COMTE.

Eh bien, je sors : adieu docteur ; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes ; la vie ne m'a jamais été si chere.

BARTHOLO.

Allez toujours. Si j'avois ce crédit-là sur la mort.....

LE COMTE.

Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? Vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (*Il sort.*)

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

IL est enfin parti. (*A part.*) Dissimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat. A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'est la lettre de mon cousin l'officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai idée, moi, qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE.

Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, *montrant la pochette.*

Tu l'as mise là.

ROSINE.

Ah, ah! par distraction.

BARTHOLO.

Ah, sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, *à part.*

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? Est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO.

Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer?

ROSINE.

Je vous répete, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; & puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas.

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est la jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE.

Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'étoit

pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO.

De quelle offense parlez-vous ?

ROSINE.

C'est qu'il est inoui qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De sa femme ?

ROSINE.

Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne ?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change, & détourner mon attention du billet qui, sans doute, est une missive de quelque amant ! Mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes : mais, pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah, ciel ! que faire ?... Mettons vite à la place la lettre de mon cousin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(Elle fait l'échange, & met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.)

BARTHOLO *revenant.*

Ah! j'eſpere maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus univerſellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, *frappant du pied.*

Madame! madame!...

ROSINE *tombe ſur un fauteuil, & feint de ſe trouver mal.*

Ah, quelle indignité!...

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colere.

ROSINE, *renverſée.*

Malheureuſe Roſine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Roſine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur!

BARTHOLO.

Elle ſe trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO *lui tâte le pouls, & dit à part.*

Dieux! la lettre! Liſons-la ſans qu'elle en ſoit inſtruite. (*Il continue à lui tâter le pouls, & prend la lettre, qu'il tâche de lire en ſe tournant un peu.*)

ROSINE, *toujours renverſée.*

Infortunée, ah!...

BARTHOLO *lui quitte le bras, & dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de ſavoir !

ROSINE.

Ah, pauvre Roſine !

BARTHOLO.

L'uſage des odeurs... produit ces affections ſpaſmodiques...

(Il lit par-derriere le fauteuil, en lui tâtant le pouls. Roſine ſe releve un peu, le regarde finement, fait un geſte de tête, & ſe remet ſans parler.)

BARTHOLO, *à part.*

O ciel ! c'eſt la lettre de ſon couſin. Maudite inquiétude ! Comment l'appaiſer maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue.

(Il fait ſemblant de la ſoutenir, & remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE *ſoupire.*

Ah !...

BARTHOLO.

Eh bien, ce n'eſt rien, mon enfant ; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout ; car ton pouls n'a ſeulement pas varié.

(Il va prendre un flacon ſur la conſole.)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre ! Fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Roſine, un peu de cette eau ſpiritueuſe.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laiſſez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité ſur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet ! C'eſt votre façon de demander les choſes, qui eſt révoltante.

BARTHOLO, *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt ſenti tous mes torts ; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon ! lorſque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon couſin.

BARTHOLO.

Qu'elle ſoit d'un autre ou de lui ; je ne veux aucun éclairciſſement.

ROSINE, *lui préſentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Liſez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé diſſiperoit mes ſoupçons, ſi j'étois aſſez malheureux pour en conſerver.

ROSINE.

Liſez-la donc, monſieur.

BARTHOLO *ſe retire.*

A Dieu ne plaiſe que je te faſſe une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuſer.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne ſais pourquoi, ſaignée du pied. N'y viens-tu pas auſſi ?

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puiſque la paix eſt faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah, comme tu ſerois heureuſe !

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah, comme je vous aimerois !



BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai; quand je te dis que je te plairai. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

ROSINE *le regarde aller.*

AH, Lindor! Il dit qu'il me plaira!.. Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit & s'écrie.*) Ha!... j'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur; j'en avois une si bonne! & je l'ai laissé échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah! mon tuteur a raison. Je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion! Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLO, *seul & désolé.*

QUELLE humeur! quelle humeur! Elle paroissoit appaisée.... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage.... (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point.... Je dis un seul.... (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE *en bachelier.*

LE COMTE.

QUE la paix & la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié....

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

.... Eleve de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur! Je le sais: au fait.

LE COMTE.

(*A part.*) Quel homme! (*Haut.*) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO.

Garder le lit! Bazile! il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE.

(*A part.*) Oh diable! (*Haut.*) Quand je dis le lit, monsieur, c'est.... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé: marchez devant, je vous suis.

LE COMTE, *embarrassé.*

Monsieur, j'étois chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO.

(*A part.*) C'eſt quelque fripon. (*Haut.*) Eh non, monſieur le myſtérieux; parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

(*A part.*) Maudit vieillard! (*Haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre....

BARTHOLO.

Parlez haut, je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah! volontiers. Que le comte Almaviva, qui reſtoit à la grande place....

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas, parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

.... En eſt délogé ce matin. Comme c'eſt par moi qu'il a ſu que le comte Almaviva....

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

.... Etoit en cette ville, & que j'ai découvert que la ſignora Roſine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure. Tenez, aſſéyons-nous, & jaſons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Roſine....

LE COMTE, *fiérement.*

Aſſurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correſpondance, m'avoit prié de vous montrer ſa lettre; mais la maniere dont vous prenez les choſes....

BARTHOLO.

Eh, mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous eſt-il donc pas poſſible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes ſourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO.

Pardon, pardon, ſeigneur Alonzo, ſi vous m'avez trouvé méfiant & dur; mais je ſuis tellement entouré d'intrigans, de pieges... & puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien, vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure ſur ce ton, monſieur. Mais je crains qu'on ne ſoit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh; qui voulez-vous? Tous mes valets ſur les dents. Roſine enfermée de fureur? Le diable eſt entré chez moi. Je vais encore m'aſſurer...

(Il va ouvrir doucement la porte de Roſine.)

LE COMTE, *à part.*

Je me ſuis enferré de dépit... Garder la lettre à préſent; il faudra m'enfuir: autant vaudroit n'être pas venu... La lui montrer.... Si je puis en prévenir Roſine, la montrer eſt un coup de maître.

BARTHOLO *revient ſur la pointe du pied.*

Elle eſt aſſiſe auprès de ſa fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de ſon couſin l'officier, que j'avois décachetée... Voyons donc la ſienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Roſine.*

La voici. (*A part.*) C'eſt ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit.*

« *Depuis que vous m'avez appris votre nom &* » *votre état* ». Ah, la perfide! c'eſt bien là ſa main.

LE COMTE, *effrayé.*

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher...

LE COMTE.

Quand tout ſera fini, ſi vous croyez m'en devoir, vous ſerez le maître... D'après un travail que

fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Vous aurois-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors si elle résiste...

BARTHOLO.

Elle résistera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la serre.*

Voilà l'instant où je puis vous servir: nous lui montrerons sa lettre; & s'il le faut (*plus mystérieusement*), j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée. Vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ....

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! Mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile... Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne seroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire? Il est tard... au peu de tems qui reste...

BARTHOLO.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie; si elle va se douter?...

BARTHOLO.

Présenté par moi? Quelle apparence! Vous avez

plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

LE COMTE.

Oui? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir... Son clavessin est dans ce cabinet. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif? Elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses : il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

Me voilà sauvé. Ouf! que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir ; cela me donnoit un air plat & gauche ; & il a des yeux!... Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir! Ecoutons.... Elle refuse de sortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici ; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere simulée.*

TOUT ce que vous direz est inutile, monsieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'éleve & l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins... La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher: si je chante ce soir!.. Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer? Je vais, en deux mots, lui donner son compte, & celui de Bazile. (*Elle apperçoit son amant; elle fait un cri.*) Ah!...

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains sur son cœur, avec un grand trouble.*

Ah, mon Dieu, monsieur!... Ah, mon Dieu, monsieur!...

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal! Seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal.... mais c'est qu'en me tournant.... Ah!...

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en ſuis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un ſiege, un ſiege. Et pas un fauteuil ici? (*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah, Roſine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille choſes eſſentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, aſſieds-toi... Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce ſoir; ce ſera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au comte.*

Non, attendez; ma douleur eſt un peu appaiſée. (*A Bartholo.*) Je ſens que j'ai eu tort avec vous, monſieur: je veux vous imiter, en réparant ſur-le-champ.....

BARTHOLO.

Oh, le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon enfant, je ne ſouffrirai pas que tu faſſes le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, *au comte.*

Un moment, de grace! (*A Bartholo.*) Je croirai, monſieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, ſi vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas, si vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le tems que tu vas étudier.

ROSINE.

Non, monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE, *au comte, à part.*

Je suis au supplice.

LE COMTE *prenant un papier de musique sur le pupître.*

Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE.

Oui, c'est un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile?

LE COMTE.

C'est ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printems d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer....

ROSINE, *regardant le comte.*

Avec grand plaisir : un tableau du printems me ravit; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquiere un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave enfermé depuis long-tems, goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas*.

Et ſentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu! (*Il va s'aſſeoir dans le fauteuil qu'a occupé Roſine.*)

ROSINE *chante*.

(*) Quand, dans la plaine,
L'amour ramene
Le printems
Si chéri des amans,
Tout reprend l'être,
Son feu pénetre
Dans les fleurs,
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux.
Dans tous les côteaux,
Les cris des agneaux
Retentiſſent;
Ils bondiſſent.
Tout fermente,
Tout augmente,

(*) Cette ariette, dans le goût eſpagnol, fut chantée le premier jour à Paris, malgré les huées, les rumeurs & le train uſités au parterre en ces jours de criſe & de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oſer la redire, & les jeunes rigoriſtes du théatre l'ont fort louée de cette réticence. Mais ſi la dignité de la comédie françoiſe y a gagné quelque choſe, il faut convenir que le Barbier de Séville y a beaucoup perdu. C'eſt pourquoi, ſur les théatres où quelque peu de muſique ne tirera pas autant à conſéquence, nous invitons tous directeurs à la reſtituer, tous acteurs à la chanter, tous ſpectateurs à l'écouter, & tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la piece, & du plaiſir que leur fera le morceau.

Les

Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent :
Les chiens fidelles
Veillent sur elles ;
Mais Lindor enflammé,
Ne songe guere
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergere.

MÊME AIR.

Loin de sa mere,
Cette bergere
Va chantant,
Où son amant l'attend.
Par cette ruse,
L'amour l'abuse ;
Mais chanter,
Sauve-t-il du danger ?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux,
Ses charmes naissans,
Ses quinze ou seize ans,
Tout l'excite.
Tout l'agite.
La pauvrette
S'inquiette.
De sa retraite,
Lindor la guete.
Elle s'avance,
Lindor s'élance ;

Il vient de l'embrasser.
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer,
Pour qu'on l'appaise.

PETITE REPRISE.

Les soupirs,
Les soins, les promesses,
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage,
Sont mis en usage,
Et bientôt la bergere
Ne sent plus de colere.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux,
Nos amans d'accord,
Ont un soin extrême.........
.... De voiler leur transport.
Mais quand on s'aime,
La gêne ajoute encor
Au plaisir même.

(*En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise, se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affoiblit, & finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence, au mot* extrême. *L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse, affoiblit son jeu, & se tait avec elle. L'absence du bruit qui avait endormi Bartholo, le réveille. Le comte se releve, Rosine & l'orchestre*

reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répete, le même jeu recommence, &c.)

LE COMTE.

En vérité, c'est un morceau charmant, & madame l'exécute avec une intelligence....

ROSINE.

Vous me flattez, seigneur; la gloire est toute entiere au maître.

BARTHOLO, *bâillant.*

Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je roupille; & si-tôt que je m'assieds, mes pauvres jambes.... (*Il se leve, & pousse le fauteuil.*)

ROSINE, *bas au comte.*

Figaro ne vient point.

LE COMTE.

Filons le tems.

BARTHOLO.

Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile, est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hi, ho, a, a, a, a, & qui me semblent autant d'enterremens; là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeunesse, & que chacun retenoit facilement? J'en savois autrefois... Par exemple...

(*Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, & chante en faisant claquer ses pouces & dansant des genoux comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?... (*Au comte, en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette, pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah! Fort bien, pas vrai?

LE COMTE, *riant.*
Ah, ah, ah ! Oui, tout au mieux.

SCENE V.

FIGARO *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE,

BARTHOLO *chante.*

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris ?
Je ne suis point Tircis ;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaus encor mon prix ;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répete la reprise en dansant.* FIGARO *derriere lui, imite ses mouvemens.*)

Je ne suis point Tircis, &c.

(*Appercevant Figaro.*) Ah ! entrez, monsieur le barbier ; avancez. Vous êtes charmant !

FIGARO *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mere me l'a dit autrefois ; mais je suis un peu déformé depuis ce tems-là.
(*A part au comte*). Bravo, monseigneur.
(*Pendant toute cette scene, le comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine ; mais l'œil inquiet & vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs, étranger au débat du docteur & de Figaro.*)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande....

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille, & dort tout éveillé? Et l'autre, qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle! Que leur direz-vous?

FIGARO.

Ce que je leur dirai?

BARTHOLO.

Oui?

FIGARO.

Je leur dirai.... Eh, parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse; & va te coucher, à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non; mais c'est la saignée & les médicamens qui le grossiroient, si je voulois y entendre. Est-ce par zele aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule? & votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve sur le mémoire!.... On n'est pas de cette extravagance là!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guere à choisir qu'entre la sottise & la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir ; & vive la joie ! Qui sait si le monde durera encore trois semaines ?

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus & les intérêts, sans lanterner ; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, monsieur ? Vos cent écus, j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un seul instant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ?

FIGARO.

Quels bonbons ? Que voulez-vous dire ?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si....

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro ? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah, ah ! les bonbons de ce matin ? Que je suis bête moi ! J'avois perdu tout cela de vue.... Oh ! excellens, madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellens, admirables ! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas. Vous faites là un joli métier, monsieur.

FIGARO.

Qu'eſt-ce qu'il a donc, monſieur?

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, monſieur.

FIGARO.

Je la ſoutiendrai, monſieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la ſupporterez, monſieur.

FIGARO.

Comme il vous plaira, monſieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, monſieur! Sachez que quand je diſpute avec un fat, je ne lui cede jamais.

FIGARO *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, monſieur; moi, je lui cede toujours.

BARTHOLO.

Hein? qu'eſt-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, & qui ne ſait manier que le raſoir. Apprenez, monſieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, & que ſans les envieux...

BARTHOLO.

Eh! que n'y reſtiez vous, ſans venir ici changer de profeſſion?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah, parbleu! je dirois de belles ſottiſes.

FIGARO.

Monſieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrere qui eſt là rêvaſſant...

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je..... je ne suis pas le confrere de monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colere.*

Enfin, quel sujet vous amene? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh, parbleu, monsieur, je viens vous raser, voilà tout: n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah, oui, revenir! Toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du tems à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO.

Non, monsieur ne passe point chez lui. Et mais.... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO.

Tu te fâches? Pardon, mon enfant. Tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, *bas au comte.*

On ne le tirera pas d'ici. (*Haut.*) Allons, l'Eveillé, la Jeunesse; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appellez-les! Fatigués, harassés,

moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher?

FIGARO.

Eh bien, j'irai tout chercher : n'est-ce pas dans votre chambre? (*Bas au comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs, & dit par réflexion.*

Non, non, j'y vais moi-même. (*Bas au comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

AH, que nous l'avons manqué belle! Il alloit me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *revenant.*

(*A part.*) BON! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit barbier. (*A Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trousseau.*) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peste! Il y feroit bon, méfiant comme vous

êtes ! (*A part en s'en allant.*) Voyez comme le ciel protege l'innocence !

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, *bas au comte.*

C'EST le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO.

Tout considéré, j'ai pensé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laisser avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

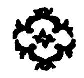
ROSINE.

Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse ! Et ma leçon ?

(*Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.*)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'est-ce que j'entends donc ? Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, & les plus belles pieces de mon nécessaire !... (*Il court dehors.*)



SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PROFITONS du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah, Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalousie; & quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé.....

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

JE ne m'étois pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (*Il montre la clef au comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef....

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, DON BAZILE.

ROSINE *effrayée.* (*A part.*)

DON Bazile!.....

LE COMTE, *à part.*

Juste ciel!

FIGARO, *à part.*

C'est le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui.*

Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé sur votre état; demandez lui, je partois pour vous aller voir; & s'il ne m'avoit point retenu....

BAZILE, *étonné.*

Le seigneur Alonzo?.....

FIGARO *frappe du pied.*

Eh quoi, toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante barbe..... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs?.....

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il....

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique !..... Alonzo !.....

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh ! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi !

LE COMTE, *bas à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre éleve : vous gâteriez tout.

BAZILE.

Ah ! ah !

BARTHOLO, *haut.*

En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre éleve.

BAZILE, *stupéfait.*

Que mon éleve !..... (*Bas.*) Je venois pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, *bas.*

Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, *bas.*

Qui vous l'a dit ?

BARTHOLO, *bas.*

Lui, apparemment.

LE COMTE, *bas.*

Moi, sans doute. Ecoutez seulement.

ROSINE, *bas à Bazile.*

Est-il si difficile de vous taire ?

FIGARO, *bas à Bazile.*

Hum ! Grand escogrif ! Il est sourd !

BAZILE, *à part.*

Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi ?.....

SCÈNE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

CET homme là n'est pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul ? Ce que c'est que de nous ! (*A Bartholo.*) Ah ça, vous décidez-vous cette fois ? (*Il lui pousse un fauteuil très-loin du comte, & lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche, & lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais, il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir.....

LE COMTE, *bas à Rosine.*

Nous avons la clef de la jalousie, & nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir ? Si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder; mais du chant!... Ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'eſt le gauche. Voudriez-vous me faire le plaiſir d'y ſouffler un peu fort?

(BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-deſſus, le pouſſe violemment, & va derriere les amans écouter leur converſation.*)

LE COMTE, *bas à Roſine.*

Et quant à votre lettre, je me ſuis trouvé tantôt dans un tel embarras pour reſter ici.....

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem!..... hem!.....

LE COMTE.

Déſolé de voir encore mon déguiſement inutile.....

BARTHOLO, *paſſant entre deux.*]

Votre déguiſement inutile.....

ROSINE, *effrayée.*

Ah!.....

BARTHOLO.

Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment, ſous mes yeux même, en ma préſence, on m'oſe outrager de la ſorte!

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, ſeigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, ſi vous avez ſouvent des lubies comme celle dont le haſard me rend témoin, je ne ſuis plus étonné de l'éloignement que mademoiſelle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme, moi! Paſſer mes jours auprès d'un

vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah, qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toute justice. (*Rosine sort.*)

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

La colere me suffoque.

LE COMTE.

En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme.....

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! Maudit barbier! Il me prend des envies....

FIGARO.

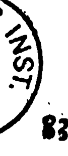
Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou...... (*Ils sortent.*)



SCENE XIV.

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

Je suis fou ! Infames suborneurs, émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous..... Je suis fou!..... Je les ai vus comme je vois ce pupître..... & me soutenir effrontément..... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons-le chercher. Hola, quelqu'un..... Ah! j'oublie que je n'ai personne..... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit! il y a de quoi perdre l'esprit!

Fin du troisieme acte.

Pendant l'entracte, le théatre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

(Le théatre est obscur.)

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

Comment, Bazile, vous ne le connoissez pas ? Ce que vous dites est-il possible ?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous ferois toujours la même réponſe. S'il vous a remis la lettre de Roſine, c'eſt ſans doute un des émiſſaires du comte. Mais, à la magnificence du préſent qu'il m'a fait, il ſe pourroit que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO.

Quelle apparence? Mais à propos de ce préſent, eh, pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois rien; & dans les cas difficiles à juger, une bourſe d'or me paroît toujours un argument ſans replique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui eſt bon à prendre...

BARTHOLO.

J'entends, eſt bon....

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *ſurpris.*

Ah, ah!

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait, à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſéder?

BAZILE.

Ma foi, non, docteur. En toute eſpece de biens, poſſéder eſt peu de choſe; c'eſt jouir qui rend heureux: mon avis eſt, qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer...

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidens?

BAZILE.

Hé hé, monſieur..... on en voit beaucoup cette

année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epouſez, docteur, épouſez.

BARTHOLO.

Auſſi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc.... Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raiſon.

BAZILE.

La calomnie, docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Roſine, que cet Alonzo m'a remiſe, & il m'a montré, ſans le vouloir, l'uſage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu: nous ſerons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plus tôt?

BAZILE.

Impoſſible; le notaire eſt retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage?

BAZILE.

Oui, chez le barbier Figaro; c'eſt ſa niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa niece? Il n'en a pas

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot; que diable!

BAZILE.

Eſt-ce que vous penſeriez?....

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là ſont ſi alertes. Tenez, mon ami, je ne ſuis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici ſur-le-champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un tems du diable; mais rien ne m'arrête pour vous ſervir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO.

Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait eſtropier tout mon monde, par ce Figaro! Je ſuis ſeul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon paſſe-par-tout, je vous attends, je veille; & vienne qui voudra, hors le notaire & vous, perſonne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes ſûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, *ſeule, ſortant de ſa chambre.*

Il me ſembloit avoir entendu parler. Il eſt minuit ſonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais tems même étoit propre à le favoriſer. Sûr de ne rencontrer perſonne.... Ah, Lindor! ſi vous m'aviez trompée!... Quel bruit entends-je?... Dieux! c'eſt mon tuteur. Rentrons.



SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *rentre avec de la lumiere.*

AH! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le tems affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, & j'ai des choses très-pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, monsieur? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment, de grace.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir!

BARTHOLO *lui montre sa lettre.*

Connoissez-vous cette lettre?

ROSINE *la reconnoît.*

Ah, grands dieux!...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire de reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je suis votre ami ; écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE *étonnée.*

Au comte Almaviva!

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce comte: aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le comte Almaviva!..,

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant & crédule; mais apprenez dans quel piege on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet éleve supposé de Bazile, qui porte un autre nom & n'est que le vil agent du comte, alloit vous entraîner dans un abyme, dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur!...

BARTHOLO, *à part.*

Ah! c'est Lindor.

ROSINE.

C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit, en me remettant votre lettre.

ROSINE, *outrée.*

Ah, quelle indignité!.... Il en sera puni..., Monsieur, vous avez desiré de m'épouser?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes sentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO.

Eh bien, le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'eſt pas tout : ô ciel! ſuis-je aſſez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide oſe entrer par cette jalouſie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trouſſeau.*

Ah, les ſcélerats! Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, monſieur! Et s'ils ſont armés?

BARTHOLO.

Tu as raiſon; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maiſon. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaiſir d'en être à la fois vengés & délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, *au déſeſpoir.*

Oubliez ſeulement mon erreur. (*A part.*) Ah, je m'en punis aſſez!

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embuſquer. A la fin je la tiens.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

ROSINE, *ſeule.*

SON amour me dédommagera... Malheureuſe!... (*Elle tire ſon mouchoir, & s'abandonne aux larmes.*) Que faire?.. Il va venir. Je veux reſter, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute ſa noirceur. La baſſeſſe de ſon procédé ſera mon préſervatif... Ah! j'en ai grand beſoin. Figure

noble! air doux! une voix si tendre!... Et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah, malheureuse, malheureuse!... Ciel! on ouvre la jalousie. (*Elle se sauve.*)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en-dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, *en-dehors.*

Un homme?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO *saute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre, & les éclairs.

LE COMTE, *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il saute à son tour.*) A nous la victoire.

FIGARO *jette son manteau.*

Nous sommes tout percés. Charmant tems, pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?.. Et si quelqu'un alloit nous surprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre im-

quiétude ; c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe ; l'amour, la haine, & la crainte.

LE COMTE *regarde dans l'obscurité.*

Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi, pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le desirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos sentimens.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

LE COMTE.

(*Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.*)

La voici... Ma belle Rosine !...

ROSINE, *d'un ton très-composé.*

Je commençois, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE.

Charmante inquiétude !... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné ; mais quelqu'asyle que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monſieur, ſi le don de ma main n'avoit pas dû ſuivre à l'inſtant celui de mon cœur, vous ne ſeriez pas ici. Que la néceſſité juſtifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE.

Vous, Roſine, la compagne d'un malheureux, ſans fortune, ſans naiſſance!..

ROSINE.

La naiſſance, la fortune? Laiſſons là les jeux du haſard; & ſi vous m'aſſurez que vos intentions ſont pures....

LE COMTE, *à ſes pieds.*

Ah, Roſine! je vous adore...

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... Vous oſez profaner... Tu m'adores!.. Va, tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te déteſter. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*En pleurant.*) apprends que je t'aimois; apprends que je faiſois mon bonheur de partager ton mauvais ſort. Miſérable Lindor! j'allois tout quitter pour te ſuivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foibleſſe. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE, *vivement.*

Que votre tuteur vous a remiſe?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je ſuis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en ſuis ſervi pour arracher ſa confiance; & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en informer. Ah, Roſine, il eſt donc vrai que vous m'aimez véritablement!..

FIGARO.

Monſeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monſeigneur! Que dit-il?..

LE COMTE, *jetant ſon large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes! il n'eſt plus tems de vous abuſer: l'heureux homme que vous voyez à vos pieds, n'eſt point Lindor; je ſuis le comte Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche en vain depuis ſix mois.

ROSINE *tombe dans les bras du comte.*

Ah!...

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro?

FIGARO.

Point d'inquiétude, monſeigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de ſuites fâcheuſes; la voilà, la voilà qui reprend ſes ſens. Morbleu, qu'elle eſt belle!

ROSINE.

Ah, Lindor!.... Ah, monſieur, que je ſuis coupable! J'allois me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE.

Vous, Roſine!

ROSINE.

Ne voyez que ma punition. J'aurois paſſé ma vie à vous déteſter. Ah, Lindor, le plus affreux ſupplice n'eſt-il pas de haïr, quand on ſent qu'on eſt faite pour aimer?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monſeigneur, le retour eſt fermé; l'échelle eſt enlevée.

LE COMTE.

Enlevée?

ROSINE, *troublée.*

Oui, c'est moi.... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il sait que vous êtes ici, & va venir avec main-forte.

FIGARO *regarde encore.*

Monseigneur! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du comte avec frayeur.*

Ah, Lindor!...

LE COMTE, *avec fermeté.*

Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne; & vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard!..

ROSINE.

Non, non, grace pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'est notre notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE.

Ah, qu'est-ce que j'apperçois?

FIGARO.

Eh! par quel hasard, notre ami....

BAZILE.

Par quel accident, messieurs....

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, monsieur. Vous deviez unir la signora Rosine & moi cette nuit, chez le barbier Figaro ; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat ?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son excellence monsieur le comte Almaviva ?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout....

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur ; ne confondons point : voici le vôtre, & c'est ici celui du seigneur Bartholo, avec la signora... Rosine aussi ? Les demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom ?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (*Ils signent.*)

BAZILE.

Mais votre excellence.... Je ne comprends pas...

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monseigneur.... Mais si le docteur....

LE COMTE, *lui jetant une bourse.*

Vous faites l'enfant ! Signez donc vite.

BAZILE, *étonné.*

Ah, ah !...

FIGARO.

Où donc est la difficulté de signer ?

BAZILE, *pesant la bourse.*

Il n'y en a plus ; mais c'est que moi, quand j'ai

donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids.... (*Il signe.*)

SCENE VIII & *derniere.*

BARTHOLO, UN ALCADE DES ALGUASILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

BARTHOLO *voit le comte baiser la main de Rosine, & Figaro qui embrasse grotesquement D. Bazile. Il crie, en prenant le notaire à la gorge.*

Rosine avec ces fripons ! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre notaire.

BAZILE.

C'est votre notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO.

Ah, don Bazile ! Eh comment êtes-vous ici?

BAZILE.

Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment; je connois celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues?

FIGARO.

Heure indue? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs je suis de la compagnie de son excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva!

L'ALCADE.

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laissons cela.... Par-tout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de votre excellence; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce qui en a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le comte lui-même, docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi ? Plaisant mariage ! Où sont les témoins ?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile! vous avez signé ?

BAZILE.

Que voulez-vous ? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'argumens irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses argumens. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue, en en abusant.

BARTHOLO.

La demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble & belle; je suis homme de qualité, jeune & riche; elle est ma femme : à ce titre qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des loix; & monsieur que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage, indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout, & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus. Ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi; je me suis fourré la tête dans un guêpier!

BAZILE.

Quel guèpier! Ne pouvant avoir la femme, cal-

*(v)*ulez, docteur, que l'argent vous reste, & ....

BARTHOLO.

Eh, laissez-moi donc en repos, Bazile ! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi ! A la bonne heure, je le garde; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine ? (*Il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ah, ah, ah ! Monseigneur, ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom ?

FIGARO.

Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr ! Ah ! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse & l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher, peut bien s'appeller à bon droit *la Précaution inutile.*

Fin du quatrieme & dernier Acte.

